

## Insomnie

Guylaine Massoutre

---

Numéro 73, été 1997

Le silence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Massoutre, G. (1997). Insomnie. *Moebius*, (73), 33–46.

## GUYLAINE MASSOUTRE

### *Insomnie*

J'écoute les morts qui vivent en moi  
Je parle du silence qui me parle

Michel Camus

Le fond de la timidité, écrivait le philosophe Alain, est une peur de soi. Dans le secret des pensées intimes, à l'aube du langage, dans les plis silencieux de la nuit, se jouent parfois de bien étranges scènes. On disait naguère que les émotions fabriquent nos états d'âme ; à croire ce qui m'est arrivé, sans sortir de mon lit, seule, cette nuit-là, j'ai découvert que j'avais une âme. Pas de celles qui sortent des êtres inanimés pour chanter aux cieux, ni de celles qui errent, déchevillées du corps, prêtes à faire cogner des pieds de table et valser des soucoupes de spirités inspirés. Non, une âme muette, frémissante et fluctuante, se propageant dans mon corps et un peu au-delà, jusqu'à la frontière de tout ce que je sens ; une âme impalpable, invisible, mais aussi pressante qu'une bousculade dans le métro. Cette nuit s'annonçait pourtant banale, jusqu'à ce que tout mon corps, d'ordinaire perclus de timidité et de réserve, se mobilise en position d'alerte.

J'ai l'humeur taciturne. Bien sûr, je parle à tort et à travers, comme tout le monde je ris parfois et je m'agite ; ma vie est faite de conventions cerclées sous une étiquette, coque solide dont le moule, tel un objet sculpté, me dispense de sonder le creux. J'épouse les formes de ce que je veux penser. Ainsi, une organisation m'enchaîne au temps qui passe, et c'est cela l'immobilité, le vide protégé par les mots usés.

Comme dans le lit d'un torrent, mon esprit ce soir tourmenté par le labeur quotidien charrie des pierres que roulent des eaux impétueuses, gonflées

par des pluies diluviennes. Avachie dans un fauteuil mou, morte de fatigue, je dresse le bilan de la journée : dix-sept heures de stress et d'activité. Mon énergie, quotidiennement dépensée, se ramasse à rebours en une masse compacte, alpine, écrasante. Je me sens les muscles rompus, les os broyés.

Mina à la pensée lourde, la collectionneuse de pierres d'achoppement, est une sorte de fille laide, repoussante à cause de ce combat gagné-perdu qu'elle livre contre la vie. Mina, c'est ce flux qui draine les images dans la durée indifférenciée et neutre. Mina est une force redoutable mais consentie, solidaire et adversaire tour à tour ; elle scelle l'alliance du vide, du silence, de la matière et du monde. Inhumaine bâtisseuse, elle opacifie mon ombre, comme une empreinte de moi-même prête à m'absorber ; elle construit le décor d'une scène où l'agitation diurne montre son hostilité.

Je me sens étourdie ; quelque chose en suspens survole le paysage minéral, tout en charroyant les scories d'une rêverie opaque. Des mains invisibles chassent les obstacles sans réussir à dégager l'horizon. Entourée de cette énergie ondoyante, Mina se glisse vers mon système nerveux ; elle s'installe en harpiste, me pince doucement. Une harmonie paisible s'installe ce faisant. Je me sens montagne ravinée de sources vives, juste assez congestionnée pour inviter le repos réparateur et bienfaisant de la nuit. Ce sursaut de confiance me permet alors de me glisser prestement dans mon lit.

Je viens d'éteindre la lumière. Le monde se distend au fur et à mesure que s'effacent les formes de la pièce ; mes trajectoires ophtalmiques ont perdu leurs jalons au rythme de la première détente. Ma chambre, vaste et blanche sous l'éclairage vespéral, est devenue insensiblement dans le noir un monde différent. La nuit émousse mes sensations en les privant de leur acuité familière ; une dose de cécité et de surdité coule dans mon sang comme un poison subtil. Une torpeur bienfaisante paralyse bientôt mes membres lourds, tandis qu'un fourmillement agaçant me signale qu'en dépit du plaisir de l'engourdissement, une irrigation nocive a commencé d'intoxiquer chaque organe.

Aspiré par tous les sens, le noir est un narcotique hallucinogène auquel la dépendance se développe dans la propension qu'ont les insomniaques à jouir des mondes parallèles. Mais cet abandon aux plaisirs incertains s'accompagne d'une grande confusion : saisir la nuit comme on empoigne la vie, à bras-le-corps, exige que l'artifice ait une valeur concrète, que le mirage précède le doute et qu'il opère sur la conscience un retentissement durable, spontané, essentiel. Or, en général, les insomniaques agitent sans le vouloir des chimères trop étranges pour ne pas en être encore habités durant le jour. C'est pourquoi, quand revient la nuit, leurs fabulations sont de véritables tribulations, ponctuées de rencontres aussi vives et intenses que celles des êtres de chair.

Toutefois, les informations livrées par cet espace intérieur, saturées d'ambivalences, sont éphémères et instables car elles sont sans cesse soumises aux variations rythmiques, structurelles et sensorielles de l'insomnie. Loin de livrer passage à un monde plus complet, équilibré par le flux et le reflux des phénomènes compensatoires, la hantise de ne pas dormir y maintient un refoulement qui opère des brisures multiples. À vrai dire, un travail s'accomplit : Mina est sculpteure ; il lui faut cette lumière totale de la houille et du platine, de l'ivoire et du velours, de la vigne et de la lie, de la terre et de l'acétylène, de l'encre et de l'ébène, de la crasse et de la suie, de la mélasse et la grotte pour dégrossir les masses et éclipser les trompe-l'œil, pour écarter les illusions et faire cesser les bavardages aveugles sur les couleurs de la vie.

Ainsi, les ténèbres, maléfiques et sortilèges, recèlent certains mystères de l'Autre Monde. Les premières hostilités, que je m'étonne de supporter comme un rituel naturel, se déclenchent dans le calme de l'intimité. C'est que l'art de la nuit a vertu initiatique. Je suis celle que Mina introduit, l'étrangère du terrain vague, la nouvelle chez les Dépeuplés. Je m'intronise esprit dans l'arrière-monde tellurique. Je m'apprête à graviter dans la tautologie de mon immobilité. Comme la vie débute dans un lit,

comme le monde surgit au regard du nouveau-né entre des draps et des linges blancs, l'âme vient au corps dans une myriade insaisissable de sensations qu'il accueille, comme le verbe d'action son complément d'objet. Dormir est sans objet; mais se laisser aller à l'insomnie, comme on entre en cure de sommeil, fait paraître le jour cataleptique et imbécile.

Fête du repos et métamorphose des énergies, la quiétude somnolente est la disposition naturelle pour un cérémonial ardent dont je m'aperçois bientôt que j'ignore tout : protocole et symboles, langue et sens. Car l'innocuité de la nuit résulte d'un long combat que l'esprit et le corps livrent de concert, tantôt alliés, tantôt ennemis du corps et de l'esprit. C'est à ce monde physique que Mina s'intéresse. D'une main ferme, elle m'introduit dans le règne insomniaque, bien décidée à me faire comprendre que le songe n'a de réalité que dans l'expérience tangible, que la lourdeur appelle la légèreté; la vie sédentaire, l'envolée; la torpeur, la fébrilité.

C'est au cœur du familier, dans la transparence bleu nuit du monde, que quelque chose de nouveau disloque ma lassitude, laissant à travers ma confiance passer l'écho de l'inconnu. La continuité de la nuit et de mon esprit me transporte à mon insu dans une expérience animiste, avant même que j'aie accepté l'idée que la réverbération de l'âme est un phénomène concret, dont chacun peut faire l'expérience dans son lit, pour peu qu'il aime les correspondances et qu'il ait l'esprit curieux.

Dans le déclin de ma gravité, en conservant toutefois une certaine attention, je crois discerner un vague retentissement, semblable à un roulement lointain. Au début, je n'y ai pas pris garde; mais le rythme sourd a persisté. Les murs de la maison, fragiles peaux de tambour bien tendues, laissent passer des rumeurs inconnues, que l'immobilité et l'apaisement nocturnes amplifient dans le registre de l'inquiétant, au point qu'elles parlent par signes énigmatiques un langage méconnu. Transformée en caisse de résonance, ma chambre devient un espace multidimensionnel, réceptif et vaste, au centre duquel je tanguerai dans un lit plombé.

Autour de moi, je sais régner la paix ; mais pourquoi est-ce que je tremble d'une fièvre où la sensation de froid se mêle à un envahissement de crainte ? Déjà quelque chose du dehors, insaisissable et séducteur, m'accable de sa proximité, me communiquant une angoisse bien réelle. Incontestablement, une présence est en train de me transformer. Je ressens l'imminence d'un départ involontaire : comme la mort décolle l'âme du corps, ma dépouille vivante, jouet d'une expérience sombre, se dispose au grand voyage des nuits dans son tombeau.

Un mal s'est engouffré dans mon cœur, une menace qui ne demande qu'à se concrétiser, comme l'étincelle d'embraser l'incendie. Une tristesse en moi grandit. Dans ma conscience, une phobie de l'impulsion essaie en vain d'empêcher cet organe invisible et hostile de fonctionner indépendamment et d'entraîner mes forces vives. Pourtant, celles-ci appellent le sommeil, ce voyage qui résorberait toute sensation en elle-même, gommant ainsi les marques du déplaisir. À la croisée des chemins, me voici devant un nouveau paysage aux couleurs de fusain. Alors, je me sens entourée d'eaux grises et miroitantes, happée par la possibilité d'une aventure en mer.

Suscité par l'appel de cette rêverie, le nautonier de mon lit d'eau se campe, droit et fringant, comme le passeur des enfers, net dans le scénario fantastique qui habite maintenant mon esprit exalté. Une vibration d'orage se propage au loin ; un roulement de tonnerre traverse les hauteurs. Orphée se cache-t-il en arrière-plan ? Encore ces rochers qui me cachent la vue ; et la plage, qui étouffe le son. Quelqu'un rôde. J'étouffe ma respiration.

Soudain, au-dessus de mon lit, un bruit de bottes martèle le plafond ; il descend dans les murs, se propage en zigzaguant à travers une zone que je crois être mon appartement. Je suis les coups de talons, qui s'arrêtent et reprennent au rythme de mon cœur. Ces pieds appartiennent à un homme que je ne connais pas. Qui marche autour de moi. En apesanteur, il frappe avec force pour accroître sa présence. Il frappe avec plus de force encore. Il est là. Le danger m'étrangle.

J'entends soudain un claquement de porte. Par

bonheur, ce n'est pas chez moi ! Quelqu'un de forte corpulence dévale l'escalier de secours branlant, faisant bruyamment craquer le fer rouillé. Il finit de dégringoler. C'est bien fini. Tout est calme. La nuit redevient douce. J'ai échappé à un danger extrême. Trompée par mes sens, j'ai plongé dans un abîme de terreur vaine. Celle qui a ouvert la porte m'a libérée de mes chaînes, après m'avoir entravée. C'est ma voisine, Anna ; une originale qui fait des exercices de conditionnement physique la nuit, dans son salon. Anna ne m'a jamais parlé de ses nuits ; seulement d'entreposage de bicyclettes et de promiscuité. Elle aime l'électricité vétuste, les plafonds auréolés, les murs creux ; elle est l'esprit du lieu dont je ne peux m'évader et qui me ramène au quotidien. Ma peur a laissé la place à un solide dégoût. Je me coule dans une certitude bénéfique, rassérénée mais endolorie.

Ainsi, les impressions du soir débouchent sur le déluge des pensées sensibles de la nuit. Tendue à percevoir les sources bruissantes qui déferlent dans mon esprit par les orifices ténus de ma peau, inerte dans l'obscurité, je localise peu à peu le monde tantôt chatoyant, tantôt morbide de mon imaginaire, dans un environnement détestable. Mes oreilles, aussi précises que des antennes paraboliques, y détectent des alertes. Prise par cette conversation organique, je suis transportée au rythme de mes influx nerveux dans des séquences imagées. Or cette concentration intérieure, lâcher prise de la réalité, ne souffre aucune rupture du silence qui lui est nécessaire. En somme, Anna est trop perturbatrice ; elle ne peut s'inscruster davantage que la poussière qui enraye le mécanisme de l'horloge. Trois heures viennent de sonner. Un ultimatum me frappe au cœur. Il n'est plus une seconde de répit : un nouveau danger imparable m'expose à un traquenard pernicieux.

Il est trop tard pour reculer : l'invasion critique de l'insomnie, dans ce corps crispé par la fatigue et secoué par les petits mouvements électriques de la détente, ressemble à une vague de rage, sur un décor de désirs contrariés. Il y a là beaucoup d'agitation : une foule d'acteurs inconnus se sont mis à gesticuler dans mon imagination perceptive. Leur langue inar-

ticulée innerve mon esprit confondu. C'est encore un brouhaha de silence, informe, sans pensées, ni contraintes, ni dessein. Quelle force nouvelle orchestre-t-elle, cette traversée cadencée? Une douleur affolante accompagne cette représentation cyclonique. J'invoque un hurlement désaccordé sur le fond archaïque d'un corps infecté.

Évoquer aujourd'hui cette nuit entière ne me rappelle rien des berceuses qui calment les enfants. La musique de la nuit m'a percé les tympanes en rompant ma tranquillité, comme, lors de la nuit de noces, la vierge est déchirée. Ces sont des notes plus austères que les pans des montagnes, ressorts de ma fatigue. Ce sont des coups de piolet qui m'attaquent comme des démons accrochés à mes veines, pinçant ici un nerf, mordant là ma chair. La nuit m'assaille et me secoue de l'intérieur, enveloppant ses vices dans ma peau de soie, sans laisser de traces ni d'indices. La vie du jour s'anéantit et trépasse, tandis que quelque chose de chimérique et de néfaste me traverse et s'installe partout.

Ma conscience claire, escamotée avec le jour, laisse place à un entre-deux-mondes où des ombres circulent librement. Cet au-delà n'est pas défini, mais il vit. Une porte s'est ouverte sur le rêve éveillé, et il me semble qu'un gardien, qui a nom *Sommeil*, y a pris son quart. C'est le *Passeur* de mon corps disjoint, la lentille de ma chambre noire, le doigt sur la membrane déchirée. Le temps ne compte plus; l'espace a immergé le temps dans une dimension supérieure. Mon esprit est tout qualité. Je sens la nuit tambouriner le long de mes artères, comme si dehors m'habitait pleinement; sur la paroi de mon cœur, vitre poreuse, battue et traversée par une pluie de sensations, quelque chose de noir a réussi impunément à entrer.

Ne pas dormir : est-ce un dérapage sur la route des rêves? Cauchemars détestables, accidents de mes rythmes, votre présence brutale me menace de mort, en effleurant mes nerfs. Votre spectacle est imminent. Qu'on en finisse! Je veux que se lève le rideau, que jaillisse la source souterraine, que fleurisse l'orchidée noire. La fenêtre servira de cadre parfait à votre

représentation, mon lit sera un fauteuil confortable, ma peau, votre tapis de sol. Pensées de la nuit, je vous attends, avec votre sarabande improvisée.

Ma température biologique descend lentement, entraînant le jour vif dans une biogénèse dégradée. Je me surprends en posture de guet, face à mes fonctions vitales affaiblies. Je suis la bise grise, la vie charbonnée, l'élixir d'une bohème acéphale. Je suis la quintessence d'un corps brûlé. Un choc électrique m'a consumée. Je décline mon identité au féminin, recomposant le puzzle d'un accident, au cours duquel ma mémoire a failli.

Dans le lit de l'amour, voici couchée la grande létale. Emmaillotée dans un lange de mortinaiissance, elle est la Natalie réincarnée, la Camarde stagnante, l'Eau morte épuisée, la baptisée. Dans ses poumons noyés, un souffle d'agonie se glisse dans le frémissement de son guet. La terreur gagne du terrain.

Sous des couvertures incapables de la réchauffer, une jeune femme vêtue d'une robe de voile mauve est étendue. Les doigts crispés sur le vide, la tête renversée au creux de deux oreillers, les coins de sa bouche tombent légèrement ; les lèvres sont légèrement entrouvertes. Son souffle est court, oppressé et un peu rauque, car elle respire difficilement. Les yeux clos, aux pupilles révulsées, sont enfoncés dans leur orbite noire. Ses longs cheveux bruns soulignent la pâleur mortelle de son teint et la fragilité de son cou, dégagé et tendu dans un singulier abandon. À côté de son lit, une carte postale représente une fleur de pavot, éclatante, dont la couleur intense et la transparence suggèrent l'attraction de la dormeuse pour les états d'éveil spirituel provoqués artificiellement ; au dos, on peut lire deux noms : Mappelthorpe et, plus bas, Mina.

Mon corps, peu consistant, se dilate aux dimensions des couvertures, comme une seconde peau, une enveloppe rosacée. Mais dans le creux des draps, gît nécrosée la trace impalpable d'un corps absent, sans visage, sans nom, pur poids mort. Contact. Répulsion. Paralyse. Le toucher de la mort a quelque chose d'électrique et de glacial, comme la neige carbonique. Je voudrais expulser de mon ventre géant et

grotesque ce froid des draps dont je suis engrossée.

Ce corps sexué hésite à accepter le vide dont il est gonflé. C'est l'essence de la vie qui vague. L'inconscience de cette folie muette fait soudain bondir mon rythme cardiaque : je sais que je tremble, dans cette lumière sacrifiée, à cause de ce rien ravageur qui a englouti mon repos dans une zone où l'intérieur et l'extérieur sont indifférenciés.

Je sombre plus avant. Un lent combat s'engage alors dans les champs illimités du coma. Les os en croix, toutes armes à gauche, les pieds camouflés entre des abîmes de néant, les mains crispées, je permets que se dévisse mon âme aux portes de Jamais. Quelque chose tournoie plus fort que moi, et quelqu'un fouette ce tourment, casse ma pipe et chique en râlant un déchet de macchabée froid. Cette terreur, c'est un corps à corps antérieur au cri, à la parole, aux mots.

Quelque chose de brouillon vient d'être déchiré. On dirait que c'est mon cœur, et que des mots hachés traversent la carrée comme un tremblement de terre ferait valser un stand de légumes séchés. On a fouetté l'étal des maraîchers, vanné le blé, séparé le chanvre et l'ivraie ; pépins et noyaux concassés déchirent mes draps où roule mon corps nu battu, lacéré, tabassé. Je ne viens plus au monde, mais je m'ouvre de l'intérieur pour mieux m'enfoncer dans la nuit.

Ô nuit, ci-gît le temps. Dans les bras invisibles du jour, je fais mes armes *ad patres*, occise, éliminée, refroidie, ratatinée, achevée, presque morte complètement. Grabataire, je martèle d'un pas sec le boulevard des allongés. Emportée par feu ma vie, je deviens Natalie la Blanche, la prémourante, la diversifiée, la grande noyée. Dans des limbes croupissants, je me perpétue, je me dévitalise et je me désespère. Quelqu'un encore m'intime de descendre le long du temps. La tête la première. Tout droit plus bas. Vide glacé.

Consentir à l'irréalité qui précède la mort est un enjeu de taille : risquer son dernier souffle. Entre les échappatoires du jour et les succédanés du rêve, nulle pause de l'être où nicher le sommeil, devenu

l'enjeu de mes désirs. Cet acteur se dissimule en coulisses, tandis que les silhouettes complices qui défilent font piètre figure pour servir d'alibi au coupable de mes vertiges. Mon vide est incontournable : je contemple l'Insomnie. M'y précipiter, m'envoler dans l'inconnu? Apprivoiser ce Janus au double genre, n'est-ce pas mourir tout à fait? Je ferme les yeux pour mieux y consentir. Et passe le cortège grimaçant des revenants.

Mais voici le temps qui renaît. Projet, désir, printemps. Et la tourmente s'apaise : la nuit se calme et les esprits s'évanouissent. La chaleur circule dans mon corps maintenant et mon esprit se décongectionne enfin ; je me retourne avec tranquillité dans un mince couloir réchauffé. Je ne dors toujours pas, me dis-je, mais l'intensité profonde de la nuit se pare de teintes nuancées, de verts sombres protecteurs et de violets frémissants qui colorent mon habitat de touches appropriées au sommeil.

Une tendre pensée me porte vers les animaux nocturnes — rongeurs, rapaces et fauves, bêtes libres ou domestiques — qui déploient leurs activités sous ces couleurs engageantes du firmament distinct. Ailes et fourrures frôlent ma ville silencieusement avant de disparaître dans leurs repaires privés. Le fourmillement de ces êtres sympathiques me laisse l'impression d'une compagnie secourable, tandis que tous les habitants de ce pays s'abandonnent en pure perte aux cercles concentriques de leurs yeux clos.

Je n'entends plus rien. Élongations voluptueuses, doucereuses, dans un espace horizontal. Tout est léger. Je sens que mon corps las s'est enfin plongé dans la détente réparatrice de l'hypnose. Il dort tandis que je veille sur son repos.

Mon songe, démesurément actif, prolonge ainsi sa présence imaginaire. Mâche des bribes de mots. Nuitant. Tant tierce. Temps pierce. Nuisance tierse. Hyères hier. Le sacré me hante. Des nuits entières. Dialogue des morts. Tais-toi donc, mécanique rouillée, dépose tes voix marmonnantes! Le confort n'est-il pas parfait? De toute évidence, quelque chose vibre encore en moi, entre l'attente vide et l'association libre des morceaux disloqués d'images et de

mots. Le rêve éveillé et insignifiant cherche son chemin. Dormeuse dissociée, je déroge mon insomnie, en forme de sablier, en ralentissant les manifestations embryonnaires de ma personnalité intermittente. Le temps passe, l'espace aussi. Je me dégénère.

Au coin de mon oreiller, celui d'un livre me cache soudain une forme familière. Derrière ce paravent cartonné, une voix égale me fait la lecture d'une histoire cruelle. Mon père — c'est lui —, les lunettes relevées et le front plissé — devine-t-il les larmes d'émotion que je détourne de son regard? —, s'adresse au mal qui me cloue au lit. Grelottant de fièvre, je suis hostile à toute auscultation; seule la lecture m'agrée. J'écoute la voix de l'homme distiller son message d'amour : « Je compte sur toi, mon enfant apeurée, ma biche aux abois. Car je conte pour toi. » La voix du souvenir résonne dans le silence de ma chambre et, raffermie par cette entrée en matière saugrenue, elle poursuit son imprécation décisive : « Blandine, tu te dandines sur le dos de ton amie tortue, tu chemines dans la forêt où tu es perdue. Tu chercheras toujours la maison disparue, ta famille évanouie. Car tu emportes dans le secret de ton cœur les mots entendus devant le miroir sans tain. Va, mon enfant, au bout de ta route tu retrouveras peut-être ton foyer.

Dans ta main, tu tiens une rose dont l'épine t'a blessée. Tes jambes sont égratignées, déchirées même par les ronces. Tu avances dans une épaisse forêt de larmes. Sur tes doigts, le sang bleu des mûres que tu arraches en chemin forme des ombres indélébiles, qui te rappellent la perspective infinie reflétée par ton miroir, mon enfant... Tu te souviendras des couleurs de ta chambre effacée, des ruines de ta maison à l'orée du bois où tu t'es enfoncée... Griffée, tu lécheras ton sang qui sèche dans le vent. Ton chat Beau-Minon t'accompagnera légèrement. Si les branches mortes craquent sous vos pas, c'est que vous cheminez, sans direction, portés en avant par l'instinct animal auquel vous vous serez abandonnés. »

Une faiblesse accrue a envahi mon corps en rechute de maladie infantile. Je ne me reconnais plus. Pendant le sommeil de ton corps, quelque sor-

cellerie a escamoté la névrose, pour laisser parler un monde très ancien. Lente, maladroite, mais magique, la tortue t'emporte aussi vite que le chat botté parcourant sept lieues en trois enjambées. Elle sait où aller, mais elle ne te dit rien, car elle n'a pas de pensée ; elle est ton territoire à arpenter. Et ta conscience s'est glissée dans le mouvement de la bête archaïque, tandis que l'enfant que tu as été se tient droite sur son dos.

La fillette se berce dans les secousses des cahots, pendant que tu dors dans ta fatigue généralisée. Comme un personnage d'un tableau de Böcklin, les yeux ouverts, tu laisses aller ta volonté, ta confiance, ton destin. Cette enfant est la chair convoitée sur l'écaille rugueuse. Condamnée à subir l'épreuve du ridicule et de la chimère, elle ose afficher ce spectacle lamentable d'un épisode peu glorieux. Dans le décor sinistre du conte, elle est prisonnière de ce véhicule grotesque qui la trimbale dans les méandres dédaléens d'une forêt de malheur. Quelque chose la retient ici, là encore.

La rose dégage dans ta main une senteur sucrée comme un délice oriental ; lorsqu'elle fanera, elle te rappellera que le temps de la nuit passe vraiment, que la nuit est courte et que tu chemines depuis longtemps. Elle est le temps de ton rêve sensible, où tu réalises que le désir inassouvi de ta journée te lie à la nuit. Tu te rapproches du terme de l'aventure et tu contemples la fleur en train de s'éclaircir et de perdre son intensité écarlate au moment où le matin jette ses premières lueurs pâles à l'horizon. La rose est ta toute première éclaircie, et tu la serres pâlisante dans ta main. Sa fragilité déclenche en toi un sentiment de compassion. Sa couleur qui fane t'offrirait-elle un bon miroir ? Dessin arraché de la page du conte, elle est un signe de ralliement vers lequel se tourne ton songe volubile et penche ton corps inerte. Non, tu ne rêves pas, cette fleur, tu l'as tenue, tu as bien connu ce jardin parfumé dans lequel tu as grandi et qui s'est évanoui. « Ta vie entrera dans le territoire de l'hiver. Tu seras longtemps en latence. Je te vois boire ton sang ; je sens en toi un vampire qui s'épuise dans l'attente de la nuit, le

printemps des morts-vivants. »

Je me réveille tout à fait, au fracas net mais muet de ces prophéties insensées. Pas question de laisser filer la fille, la tortue, la fleur, ni le conteur, qui pourtant s'éloignent dans le réveil. Je reste pleine de jubilation à entendre le conte de mon enfance me raconter ma vie. Déjà, je me sens fille vivante du jour, prête à investir le futur du feu sacré de mon enfance. Vivement demain, pour retrouver la nuit complice ! Mais je n'ai aucun pouvoir sur l'horloge, pas plus qu'autrefois je n'accélérais les heures qui me rendraient le lecteur, et la suite du conte inachevé la veille. C'est le temps de l'éphémère et de l'involontaire, cette nuit de maintenant qui joue avec les sailles de mes perceptions. Ma joie me dérobe même les illusions de mon récit.

Proie consentante de l'abandon qui m'a jetée sur les sentiers épineux d'une irréalité sans fondement, je me livre à nouveau à la torpeur de l'errance sans couleur, sans destination. Ce retour à la sécheresse du domaine inconnu exige que je perde la joie récente. Tout se dessine à nouveau en noir et blanc. Dissociée, dans la rêverie qui m'égare, je deviens la narratrice propulsée dans la souffrance d'un personnage inélégant, en posture inconfortable et ridicule, la peau éraflée. Ce costume de scène me va comme un gant. Ce conte est le devenir, la parole à venir, le nœud, le lien et le signe du malheur en fuite. En me glissant dans l'épreuve de Blandine, je m'extériorise en moi-même et je traverse l'opacité d'une perte irréparable et la transparence d'un objet oublié. Je suis prête à implorer, fût-ce avec égarement, dans l'univers des mots.

Un paysage de savane s'étend maintenant devant moi ; des herbes folles me montent jusqu'aux yeux. Sur le dos de la tortue, je suis paralysée, ensorcelée, ficelée. Une grille se dresse devant nous : rouillée, décrépète, ouverte, elle n'est le passage de rien. Aucun domaine ne se campe sur mon chemin ; je n'aperçois qu'un prolongement du désert de ronces et d'épis secs propres à me déchirer encore. Écartelée sur la carapace, je vis un martyr, une torture de mon imagination peuplée de souvenirs inco-

hérents, d'images confondues et superposées. Rien ne m'appartient, surtout pas ces bribes de la comtesse de Ségur, incapable de guérir ma fièvre et d'entendre, coincé dans mes amygdales enflées, le cri étouffé de l'enfant. Mo-i-nfans — transfert — parole intérieure — glissement en dedans.

C'est la naissance du jour. Le silence s'écrie dans le clair de l'aube : « Je suis le Jour ! » Le frémissement des ultrasons implose sur la page bleue, aux premiers mots en lettres lumineuses. Leur merveilleuse puissance plonge ses racines dans le néant nocturne, paysage physique où circule mon sang. L'essaim des dangers s'est envolé avec ma timidité. Dans leur fuite, les rêves ont laissé comme les comètes une poudre de lumière. Étrange carnaval intime dont j'ai été aussi captive que l'enfant du conte. La poésie de l'âme bruit dans la parole sculptée. Tout y est rythme, toucher et vibration, volume et frisson.